

*jean  
guy  
soumy*

*1993*

*Photo : John Foley / Opale*



*« Je vis dans le département de la Creuse, aux marches septentrionales de l'Occitanie. Une frontière linguistique subtile, invisible mais audible, se faufile entre les villages de mon pays, hésitant entre Oc et Oïl, mêlant les influences, les mots pour dire ces gestes et ces objets maintenant oubliés ou connus des seuls anciens. Mon département est une ligne de partage - oserai-je une ligne de crête ? Les flots de paroles nés ici filant d'un côté vers la Loire, de l'autre vers la Dordogne. Peut-on imaginer lieu plus littéraire ? Le troisième prix Mémoire d'Oc, attribué à mon premier roman Les Moissons délaissées, m'a enraciné vers le sud. Certes, mon cœur balance. Je suis tout autant de Brive que de Paris. Mon univers mental et romanesque a fait siens les horizons plats de Charente comme il s'est approprié la magie des citadelles cathares. D'ailleurs, l'histoire de mon département témoigne de cette belle hésitation. Les maçons de la Creuse, mes aïeux, s'ils partaient plus volontiers vers la Ville Lumière ou vers Lyon, ont largement participé à la construction de Toulouse. Et leurs pas les ont conduits bien souvent jusqu'à l'Espagne. Au fond, qu'importent les frontières ! Seuls comptent les êtres. C'est cela le sens du prix Mémoire d'Oc. »*

Jean-Guy SOUMY.

# *Biographie*

Je vis au pays de mon enfance, dans le village de Masbaraud-Mérignat, parmi les miens et entouré d'hommes et de femmes avec lesquels je n'ai guère besoin de parler pour comprendre. Est-ce à dire que n'a jamais été tranché mon cordon ombilical ? Probablement. Quadragénaire, je reste suspendu, comme à un sein, à ce coin de terre qui m'a été donné. Au fond, je ne suis libre qu'ici, dans cette Creuse rude, au cœur d'un pays de migrants dont j'adopte la mentalité de minorité opprimée lorsque je « monte » à Paris pour un jour, deux, jamais davantage.

A la fin du siècle dernier, sur le plateau de Millevaches, ma famille paternelle vivait sur dix hectares de landes, dans une propriété appelée Les Levades. La ferme, très isolée, était si soigneusement tenue que mon arrière-grand-père avait été surnommé, par dérision, le marquis. La mélancolie du plateau, je la porte en moi. C'est ma part sauvage, mon impossibilité de croire en la facilité. Joséphine, ma grand-mère, comme tant de Creusois, quitta l'ingrate terre pour vivre à Paris une existence laborieuse. Elle épousa Marcel, colosse aux yeux bleus, venu lui aussi de Creuse, d'un village appelé le Montdoueix, pays des Moissons délaissées. Marcel avait connu Verdun, les gaz, les baïonnettes, la

## *biographie*

dureté d'une vie ouvrière... Il fut un homme d'une gaieté jamais mise en défaut. Leur fils unique, mon père, enseigné à l'école Boule, décida, après la seconde guerre mondiale, de quitter Paris pour revenir à ses racines. Il s'installa à Masbaraud-Mérignat où il se maria. Je naquis en 1952. Mon père était ébéniste au village. L'écriture ressemble parfois à l'artisanat.

Les temps les plus heureux de ma vie d'écolier, je les ai passés à l'école primaire du bourg. Mes études me conduisirent ensuite au collège de Bourganeuf, au lycée Pierre Bourdan, où je vécus l'internat comme un enfermement. A l'université de Limoges, j'étudiai laborieusement la physique et moins maladroitement les mathématiques, ayant peu de goût pour l'expérimental. Professeur de mathématiques en 1976, j'enseignai suffisamment longtemps dans l'Indre pour y apprendre l'ennui des terres plates et humides. Entre-temps, à vingt ans, j'avais épousé Cécile, fille de Creusois émigrés dans la capitale, brune angliciste séduite à la faveur de vacances d'été, je ne sais toujours pas par quel miracle. En 1975 et 1976 naquirent Isabelle et Nathalie.

En 1980, j'accédai aux fonctions de professeur d'Ecole normale, m'intégrant à une institution plus que centenaire, forteresse aux certitudes parfois dominatrices. Depuis 1991, j'enseigne les mathématiques à l'Institut universitaire de formation des maîtres du Limousin. L'enseignement peut être une fontaine de jouvence pour un professeur entouré, comme moi, d'étudiants dont le désir d'apprendre est si puissant. Il n'y a pas meilleur moyen pour se tenir en éveil que de se trouver sous le feu de leurs interrogations, confronté à leur exigence. Vivre au milieu de cette jeunesse est une récompense.

## *biographie*

Mais, où que me conduisent mes cours en Creuse ou en Haute-Vienne, chaque soir je rentre chez moi, retrouver Cécile et les filles dans notre maison de pierre, de verre et de lierre, à dix pas de l'atelier de mon père. Je vis sous le même ciel que celui sous lequel j'allais tout gosse, dans la campagne, pour d'interminables promenades solitaires. C'est ici que, comme romancier, j'ai pris la parole pour combler les silences laissés par Marcel, Joséphine, le pauvre marquis et tous mes aïeux, paysans et humbles gens. Il y a, certes, comme un défi dans l'immobilité géographique à laquelle je me suis contraint. Mais l'écriture est une houle qui fait tanguer ma vie réglée. Les histoires d'ici sont les histoires de là-bas, des histoires de partout.



## Les Moissons délaissées

de Jean Guy Soumy - Éditions Robert Laffont

### Sélection

Arrière-saison	<i>de Marie-Luce Cazamayou - Editions Auberon</i>
Au cabaret des oiseaux	<i>de Michel Jeury - Presses de la Cité</i>
Les Cayol	<i>de Raymond Leclerc - Pygmalion</i>
Les Moissons délaissées	<i>de Jean Guy Soumy - Robert Laffont</i>
Le Seigneur de Farquevieille	<i>de Charles Briand - Editions Cherche Midi</i>
Terre mégère	<i>de Martine Marie Muller - Robert Laffont</i>

## *le jury*

*Président du Jury*

Guy GEORGY

*Président du CA de la Cram*

Bernard GENDRE

*Lauréate 1992*

Frédérique HÉBRARD

*Journalistes*

Jean-Pierre ALAUX  
Marie-Louise ROUBAUD  
Claude STÉPHANE

*Personnel de la Cram*

Paulette BORDIGNON  
Nicole GOMEZ

*Retraitée Cram*

Ginette TARRISSE

*Retraitées*

Simone DANELUZZO  
Andrée MAS

## *Extrait*

(...) « Dès le lendemain matin, dans le champ qui s'adosse aux forêts de la Favillade et qui dévale jusqu'au ruisseau de Vauve, Léonie Gerbeau et sa fille Marie reprirent le fauchou. Elles se placèrent avec les autres femmes, Marthe Vallade et Lucie Mouret, intercalées toutes les quatre entre Alexandre, Chopineau et Germain Vergne. Marie et Marthe se mirent en extrémité de l'alignement. Alexandre, après avoir pris sa respiration profonde, donna le premier coup de faux. Ce fut le signal. Les lames gris argenté sifflaient à fleur de terre et les épis tombaient en gerbes. Les poitrines haletaient sous le soleil. Le feu montait aux visages, congestionnait les nuques, faisait les pommettes rouges. Les hommes gagnaient sur la planche de leurs voisines pour soulager leur tâche. Alexandre, entre Marie tout à gauche et Léonie, élargissait son geste, donnant de l'ampleur à sa pointe pour cueillir de la peine sous le pas des femmes.

Le front avançait dans la moisson comme une armée disciplinée. Les tranchants glissaient en cadence. Alexandre, qui donnait le rythme, ralentit imperceptiblement pour attendre Léonie qui perdait pied. Les muscles faisaient mal et les chemises de lin des moissonneurs s'ouvraient sur leurs poi-

## *extrait*

trines qui cherchaient l'air. La sueur coulait au cou des femmes et plongeait entre leurs seins blancs. Leurs cheveux tirés en arrière par les coiffes dégageaient leurs visages rendus soucieux par le geste. Marthe respirait mal dans son caraco serré. Les yeux de Lucie brûlaient sous la fournaise. Elle arrondissait encore son mouvement, cherchant loin sur sa droite pour ne pas retarder Germain et plongeait au plus loin du côté d'Alexandre jusqu'à ce que son poignet droit s'en vint toucher la pointe de son sein gauche. Toute la peine du monde traversait alors ses reins et elle redressait le corps pour avancer d'un pas, au-devant des épis.

Lorsque Alexandre arrêta son geste, toutes les faux s'immobilisèrent. Chaque moissonneur portait à la ceinture une corne de vache emplie d'eau dans laquelle trempait la pierre à aiguiser. Les femmes passaient leur poignet sur les sourcils avec un geste gracieux. Le battement des pierres suivi du sifflement le long de la lame emplit le vallon d'un bruit rafraîchissant.

Vers dix heures, Julie Riboulet, la sœur de Germain, grosse de son premier enfant, arriva en compagnie de Louis. Le garçon trop jeune pour suivre le rythme des faucheurs portait un panier dans lequel le déjeuner avait été préparé. Julie tenait une jarre de grès pleine d'une eau glacée tirée au moment du départ de son puits, le plus profond des Couteilles. Alexandre donna l'ordre d'interrompre la moisson. Marthe redressa son fauchou en poussant un ahanement de soulagement. Elle avait dégrafé le haut de son corsage noir et la forme de ses seins faisait une tache blanche qui attirait le

*extrait*

soleil.

— Alexandre nous mène un train ce matin ! s'exclama Léonie Gerbeau.  
Chacun se dit que Léonie allait mieux et que cette journée ressemblait à une  
résurrection. » (...)